**ABS MAG #67**

**[](http://www.absmag.fr/category/abs-mag-67/)**

EDITO

...............**Enfin, « last but not least », il était temps de parler d’une artiste qui a une actualité pour le moins chargée, mais aussi une histoire de vie qu’on qualifiera de « romanesque » (doux euphémisme…). Il s’agit de Janiva Magness. Un « mémoire » poignant sur sa vie et sa carrière (« Weeds Like Us » – Fathead Records Publishing) et son 15è album (« Change In The Weather, Janiva Magness Sings John Fogerty » – Blue Elan Records) paraissent, l’occasion pour Robert Sacré qui l’a rencontrée de nous parler de sa carrière et de sa vie.**

# Janiva Magness

[4 septembre 2019](http://www.absmag.fr/2019/09/)  **by Robert SACRE**

Janiva Magness. Photo © Paul Moore

## **La rédemption par la musique**

#### • La chanteuse Janiva Magness sort un nouvel album (« Change In The Weather, Janiva Magness Sings John Fogerty » – Blue Elan Records) et vient de publier un Mémoire, « Weeds Like Us » (Fathead Records Publishing, 2019) (1), paraphrasant le fameux How I Got Over de Clara Ward, la grande chanteuse de gospel. Ce mémoire retrace son enfance malheureuse (malgré quelques épisodes heureux), son adolescence catastrophique, ses troubles psychotiques et comportementaux, sa vie dominée par les drogues dures et par l’alcool, ses amours contrariées et violentes avec passages à tabac, la délinquance, jusqu’à la découverte de son talent de chanteuse et un voyage long et pénible vers la rédemption et le succès. On ne sort pas indemne de la lecture de ce « Mémoire » (2), âmes sensibles s’abstenir ! Cette vie, nous en avons parlé lors de nos deux rencontres (2011 et 2015), mais elle restait réticente à « tout » raconter, par pudeur. L’article/biographie qui suit est le fruit de l’ensemble de ces discussions et des éléments confiés, associés à la lecture de son récent Mémoire.

Janiva Magnes est née à Detroit le 30 janvier 1957. Son père, policier pendant quinze ans puis courtier en assurances-vie, était un grand amateur de musique, la country surtout (Patsy Cline, Hank Williams,Tex Ritter, Bob Wills…) et un peu le blues, le jazz (Nat King Cole) et le R&B (Bull Moose Jackson…) et, en l’écoutant passer inlassablement ses disques, elle en est devenue fan aussi, surtout de Rhythm’n’Blues. Elle était également fan de la musique propre à Detroit, en plein essor dans les années 60 et après, la Soul concoctée dans les studios de Berry Gordy, la Motown. La profession du père entraîna toute une série de déménagements (Omaha, Saint Louis,…) et la famille Magness (père, mère, trois fils et deux filles) se retrouva pour finir dans le Minnesota. Le couple était en crise et finalement la mère se suicida, elle avait 44 ans et , trois ans plus tard, c’est le père qui se suicida, il avait 52 ans.

Janiva Magness sur scène avec Zach Zunis à la guitare et Matt Tecu aux drums, Le Troubadour, avril 2016. Photo © Bob Van Dusen

Orpheline à 16 ans, la vie de Janiva se trouva complètement bouleversée. Sa vie d’ado, déjà chaotique dans une famille dysfonctionnelle, devint un enfer. Elle fut ballotée d’une famille d’adoption à l’autre et fut même un temps SDF, dans la rue. À 17 ans, elle se retrouva enceinte d’une petite fille qu’elle dût abandonner, elle aussi, à l’adoption. Beaucoup plus tard, en 1991, avec détermination et obstination – un de ses traits les plus marquants –- elle avait pu retrouver sa fille, Pearl, et rester en contact régulier avec elle. Elle put même l’emmener à la séance des Blues Music Awards à Memphis en 2009 où elle était nominée dans la catégorie « The B.B. King Entertainer Of The Year » (3). Elle n’en attendait rien en ce qui la concernait au regard des autres nominés et pourtant, à sa grande surprise – mais avec le bonheur indicible qu’on imagine – elle en fut lauréate comme elle le rapporte, de manière très émouvante et enthousiaste (4), au début de son Mémoire, « Weeds Like Us », en guise d’introduction.

Bien avant cela, en 1971, à Minneapolis, en toute illégalité vu son âge (14 ans !), elle avait pu assister à un concert d’Otis Rush dans un club, et ce fut LA révélation. C’est ce qu’elle aspirait à faire, de la musique sans concession, avec intensité et comme si sa vie en dépendait, exactement comme Otis le lui avait montré lors de son concert. Peu de temps après, c’est un concert de B.B. King à Minneapolis encore qui lui fit le même effet. Elle poursuivit dans cette voie et se donna presque une indigestion de concerts de blues avec ses artistes préférés comme Johnny Copeland, Bonnie Raitt, John Mayall, Lazy Lester, Sonny Terry-Brownie McGhee, Albert Collins, etc. Et elle écouta des tonnes de disques de blues, de R&B et de soul : Aretha Franklin, James Brown, Etta James… Quelques années plus tard, toujours dans le Minnesota, elle put faire ses classes d’ingénieur du son en travaillant dans un studio d’enregistrement à Saint Paul et, un jour, son boss lui proposa de faire les chœurs sur un morceau. Sa voix collait parfaitement et ce fut le début d’une carrière de choriste très recherchée (elle a accompagné Kid Ramos, Doug McCloud, Tommy Wiggins, Catfish Hodges, R.L. Burnside…). Au début des années 80, elle alla s’installer pour six ans à Phoenix, Arizona, où elle fut très impressionnée par un concert d’Etta James. Elle se lia, entre autres, avec Bob Corritore mais aussi Bob Tate qui jouissait d’un prestige considérable dans le milieu du show business ; il avait été le directeur musical de Sam Cooke et, suivant son conseil, elle forma son premier groupe, Janiva Magness & The Mojomatics (dont Corritore). En 1986, le Phoenix News Times – un journal local très influent – les étiqueta « meilleur blues band de la ville » et, auréolée de cet honneur, elle alla s’installer à Los Angeles et commença à trouver de plus en plus de travail sur la scène locale

Janiva Magness, Laurel Canyon (LA), 2019. Photo © Paul Moore

En 1991, elle fonda son propre label, Fat Head Records, et produisit son premier album, « More Than Live » (en fait, une cassette audio). Son deuxième album, « It Takes One To Know One », est sorti en 1997, toujours sur Fat Head Records et, après trois autres albums parus sur Blue Leaf Records (1999, 2001 et 2003), elle signa avec Northern Blues Music et sortit deux albums co-produits avec Colin Linden : « Bury Him At The Crossroads » (2004) et « Do I Move You ? » (2006) qui remportèrent un succès majeur tant auprès de la critique que du public. Magness et Linden décrochèrent le Canadian Maple Blues Award comme « producteurs de l’année » pour « Bury Him »… et « Do I Move You » se classa très bien dans les Blues Charts (et numéro 1 en 2006 dans le classement du magazine Living Blues).

La suite est une success story : en 2008, Magness, réalisant enfin un rêve entretenu depuis le début de sa carrière, rejoignit la « famille » Alligator Records et grava ensuite trois albums (2008, 2010, 2012) qui l’ont placée au rang de gloire nationale… et internationale car les concerts et les festivals se sont enchaînés tant aux États-Unis et au Canada qu’en Europe (Notodden Blues Festival en 2007, Memphis in May en 2006 et en 2020, Byron Bay Blues Fest en 2016, etc). La suite continuera à être couronnée de succès, le troisième album Alligator, « Stronger For It » (2012), contient des compositions de Magness, pour la première fois depuis ses débuts en 1997, mais les relations artistiques (et humaines) avec Iglauer étant difficiles (c’est un euphémisme, elles étaient conflictuelles : ils avaient des vues différentes et s’opposaient sur à peu près tout, les photos à mettre en couverture de pochette, le choix des morceaux et des partenaires, la production, la promotion). On connait la gestion musclée du patron d’Alligator Records, sa rigueur pour les contrats, la production ; il est réputé dur en affaires et, même si c’est un magicien qui connait son métier à fond et dont la méthode est payante, le succès étant au rendez-vous depuis ses débuts (1971 avec Hound Dog Taylor ! cf sa biographie « Bitten by The Blues ») (5), mais avec Janiva Magnes il avait affaire à une volonté aussi forte que la sienne. En plus, en 2013, Magness fut nominée dans cinq catégories aux Blues Music Awards, cela la conforta dans sa conviction que ses vues et ses choix musicaux étaient corrects et, cette année-là, elle quitta Alligator pour relancer son propre label, Fathead Records, et sortir un album sans reprises, *Original*, déclarant : « j’ai passé toute une carrière à interpréter les compos des autres et j’en suis fière et contente, je n’ai pas de regrets, mais il est temps de changer cela et mon nouvel album contient onze originaux, et je suis co-compositrice de sept d’entre eux…. » Par la suite, son répertoire passa progressivement du blues à la Roots Music et à l’Americana.

Janiva Magness et le guitariste Brophy Dale, Gevarewinkel à Herselt, Belgique, 25 août 2017. Photo © Paul Jehasse

En 2015 elle décrocha son 7è BMA dans la catégorie « Contemporary Blues Female Artist » et, en 2016, elle signa avec Blue Elan Records pour « Love Wins Again » qui fit une belle carrière dans les Blues Charts de Billboard et dans les Radio Charts (deux mois entiers dans le Americana Radio Chart). Fin 2016, elle était au programme de l’American Music Conference and Festival à Nashville et elle assuma entièrement son cross-over dans cette catégorie… Ses albums suivants, toujours sur Elan Records, s’inscrivirent dans la même trajectoire : « Love Wins Again » (2016) lui rapporta sa première nomination dans les Grammy Awards, « Blue Again » (2017) et « Love Is An Army » (2018) furent eux aussi dans les favoris des charts. Le 15è album, « Change In The Weather » – Blue Elan(2019), avec des relectures des chansons de John Fogerty, devrait connaître le même accueil (cf chronique dans ce numéro). Cerise sur le gâteau, sa vie est le sujet d’une pièce de théâtre/comédie musicale qui est encore en production mais dont elle est déjà très satisfaite.

Janiva Magness sur scène, Le Troubadour. Photo Photo © Bob Van Dusen

Tout ce glamour et ces succès dans la carrière de chanteuse de Janiva Magness ne peuvent cacher le fiasco de sa vie personnelle, de son enfance jusqu’à l’âge adulte, allant jusqu’à changer son prénom de Lisa Marie en Janiva à 18 ans. Aujourd’hui, à 62 ans, elle est épanouie, apaisée, elle est plutôt sereine mais c’est un équilibre fragile, elle doit toujours se surveiller et soigner ses troubles psychologiques pour éviter les rechutes. Après plusieurs liaisons sans lendemain et un mariage raté, elle est enfin heureuse dans son couple actuel, elle cultive une relation fusionnelle avec sa fille retrouvée. Elle a perdu ses parents et ses frères mais elle a renoué avec sa sœur (à elles deux, c’est tout ce qui reste de la famille Magness), elle a aussi renoué avec une des mères adoptives particulièrement aimante, avec des amies perdues de vue ou découragées par sa marginalité, ses comportements suicidaires, voire ultra-violents et ses anciennes addictions (alcool, drogues), sa dépression chronique, ses refus de communiquer, son agressivité parfois… Battante, elle a survécu à trois hospitalisations en secteur psychiatrique, à une scolarité hasardeuse dans neuf écoles différentes (mais avec un diplôme à la clé), elle a combattu ses lacunes, ses manques, ses défaillances et ses addictions tantôt avec succès, tantôt non, elle a essayé de se suicider à plusieurs reprises (la première fois à 4 ans !) mais comme elle dit : « la mort n’a pas voulu de moi… » Tout cela a laissé beaucoup de cicatrices, mais elle est « clean » et sobre depuis près de 30 ans, elle est très fière, à juste titre, de sa carrière exceptionnelle dans le milieu musical, elle a pu, en outre, développer un grand talent de business woman. C’est d’ailleurs à la musique qu’elle attribue sa rédemption miraculeuse mais lente, très lente et avec des rechutes. Elle en attribue le crédit aussi à pas mal de ses partenaires comme son Pygmalyon depuis des décennies, le talentueux David Darling (producteur, compositeur, guitariste), le compositeur, saxophoniste et guitariste Jeff Turmes (l’ex-mari) et aussi, entre autres, Jimmy Buffett, le chanteur country/swamp pop de New Orleans qui, en 1991, lui a donné la chance de sa vie comme chanteuse soliste dans son big band en tournée dans tous les États–Unis, ce qui a fait exploser son fan club. Elle est très active dans les programmes d’aide aux jeunes en difficulté (en rébellion contre toute autorité et contre la société et en dépression, comme elle l’a été elle-même pendant tant et tant d’années), active aussi dans le domaine des familles d’accueil et d’adoption pour les mêmes raisons, elle espère que son exemple et ses témoignages pourront être utiles à ceux qui sont dans une situation comparable à celle qui fut la sienne.

**Notes :**1 – Voir la chronique de ce « Mémoire » dans ce magazine.  
2 – Dans une récente interview avec Barry Kezner, Janiva Magness justifie son choix de « Mémoire » par rapport à « Biographie » ou « Autobiographie ».  
3 – B.B. King ayant été lauréat de la catégorie « Blues Entertainer Of The Year » des Blues Music Awards sans discontinuer pendant de longues années, les organisateurs avaient décidé de changer le nom de cet Award en « The B.B. King Entertainer Of The Year ».  
4 – Émue jusqu’aux larmes, quasiment muette d’émotion, elle n’arrivait pas à croire qu’elle était au contact physique d’une de ses idoles, le souvenir du concert de B.B. King à Minneapolis en 1971 étant encore très vivace dans son esprit et le fait de recevoir son prix des mains de ce géant du Blues la laissait sans voix.  
5 – « Bitten By The Blues – The Alligator Records Story » (Bruce Iglauer & Patrick A. Roberts) – The University of Chicago Press, 2018, ISBN-13:978-0-226-12990-7; 337 pages – The Alligator Records catalog : www.alligator.com ; voir ABS #64 (15 février 2019).

**Discographie :**  
• « More Than Live » – Fathead Records (1991)  
• « It Takes One to Know One » – Fathead Records (1997)  
• « My Bad Luck Soul » – Blues Leaf Records (1999)  
• « Blues Ain’t Pretty » – Blues Leaf Records (2001)  
• « Use What You Got » – Blues Leaf Records (2003)  
• « Bury Him at the Crossroads » – NorthernBlues Music (2004)  
• « Do I Move You ? » – NorthernBlues Music (2006)  
• « What Love Will Do » – Alligator Records (2008)  
• « The Devil is an Angel Too » – Alligator Records (2010)  
• « Stronger for It » – Alligator Records (2012)  
• « Original » – Fathead Records (2014)  
• « Love Wins Again » – Blue Elan (2016)  
• « Blue Again » – Blue Elan (2017)  
• « Love Is An Army » – Blue Elan (2018)  
• « Change In The Weather » – Blue Elan (2019)

Par Robert Sacré  
Mille mercis à Janiva Magness ([**www.janivamagness.com**](https://www.janivamagness.com/)), ainsi qu’à Frank Roszak ([**www.roszakradio.com**](http://www.roszakradio.com/)) et à Barry Kezner



## Janiva Magness

### Change In The Weather, Janiva Magness Sings John Fogerty

**Blue Elan Records**

Janiva Magness est depuis toujours fan inconditionnelle du Creedence Clearwater Revival en général et de John Fogerty en particulier dont elle admire le talent de compositeur ; elle trouve ses textes forts, engagés et toujours d’actualité. En outre, ses mélodies sont riches et en parfaite harmonie avec ses textes. Pour son quinzième album, elle a choisi de lui rendre hommage en choisissant les douze titres qui l’ont le plus séduite dans son répertoire, que ce soit en solo ou avec Creedence, en y ajoutant sa marque personnelle à base de soul et de passion. Il y a dans sa sélection des grands hits comme *Lookin’ Out My Back Door,* *Lodi, Bad Moon Rising* et *Fortunate Son* dont elle donne des versions intenses et prenantes. Mais elle est aussi allée chercher des morceaux moins connus, en tout cas des non-spécialistes de Fogerty, comme *Don’t You Wish It Was True*, un mix de country( 65%) et de Mississippi blues (35%), pour lequel elle a invité son ami Taj Mahal à chanter en duo avec elle et, à eux deux, ils en font un morceau phare de l’album, quasi à égalité avec*Lodi* qui est un autre duo avec le chanteur Sam Morrow cette fois ; ils en font un blues rock en medium avec une pointe de Memphis soul du plus bel effet. Le titre éponyme est un autre moment très fort de l’album avec son rythme trépidant et un chant syncopé et haletant faisant penser à une séance de revival religieux sous tente avec une Janiva Magness qui témoigne avec une fougue impériale en martelant ses propos sur fond de parties de guitare possédées du démon. Mention aussi à *Have* *You Ever Seen The Rain*, une belle ballade en tempo lent évoquant un long fleuve tranquille. *Someday Never Comes* est dédié à son plus jeune frère, Carson, décédé récemment ; il était celui qui n’avait jamais de chance *(« il tirait toujours la courte paille* »), on lui disait qu’un jour il comprendrait, mais ce jour n’est jamais arrivé… (elle en parle dans son Mémoire « *Weeds Like Us*» chroniqué dans ce magazine). Ce n’est pas la première fois que Janiva Magness va puiser dans les morceaux composés par Fogerty ; déjà dans son album « *Love Wins Again »* (nominé aux Grammy Awards en 2016) elle avait repris *Long As I Can See The Light* avec des touches gospel marquantes. Excellent de bout en bout. – **Robert Sacré**

## http://www.absmag.fr/wp-content/uploads/2019/09/cd_mark_cameron.jpgMark Cameron

### On A Roll

**Cop Records LPM-1679**[**www.MarkCameronMusic.net**](http://www.markcameronmusic.net/)

Cameron est un guitariste-chanteur-compositeur de Minneapolis (Minnesota). Dans le milieu musical depuis une trentaine d’années, il opère avec sa femme Sheri (sax, flûte, percussions), Rick Miller (hca), Scott Lundberg (basse) et Dan Schroeder (dms) et il a composé les quatorze faces de cet opus, seul ou avec ses partenaires. Cameron n’en est pas à son coup d’essai, il a une bonne douzaine d’albums à son actif. L’expérience acquise paie évidemment et il ne manque pas ici de faces de bon niveau *Comme Dirty Biscuit*bien balancé ou *Riding The Rails*, un road song avec Sheri Cameron à la flûte donnant au morceau un troublant côté Canned Heat. L’ambiance est blues partout mais en particulier dans *Next Stop Is The Blues* à la Robert Cray, dans *Where I Got You From*, avec un côté Delta blues à la slide et harmonica ou encore dans *Mojo Shuffle* (une leçon sur les complexités liées à l’interprétation du blues) de même que dans un *Back Seat Boogie* à la Louis Jordan. Recommandé. – **Robert Sacré**

## http://www.absmag.fr/wp-content/uploads/2019/09/cd_coco_montoya.jpgCoco Montoya

### Coming In Hot

**Alligator ALCD 4994 –**[**www.alligator.com**](http://www.alligator.com/)

Encore un bluesman au parcours atypique tout au long d’une carrière qui totalise une quarantaine d’années. Sa vocation date de 1969, il a 18 ans et un concert d’Albert King lui montre la voie, il sera bluesman et drummer. Cinq ans plus tard, Albert Collins le prend dans son band pour cinq ans et, sous son aile, comme un fils, il le fait passer des drums à la guitare. Quand John Mayall reforme les Bluesbreakers en 1984, il cherche un guitariste… Ce sera Montoya ! En 1993, il forme son propre orchestre, enregistre un premier album en 1995 pour Silvertone-UK (repris par Blind Pig – USA) ; le succès est immédiat et il perdure à ce jour. Après trois albums pour Alligator (2000, 2002, 2007) et deux pour Ruf Records, il est revenu chez Alligator en 2017 (album « *Hard Truth »)* et voici la suite, un album produit par Tony Braunagel, l’homme aux multiples awards (comme drummer et producteur). On y retrouve Montoya en pleine forme, son chant est toujours aussi rempli d’émotion et d’âme et son jeu de guitare est toujours flamboyant. Braunagel l’a bien entouré avec Mike Finnigan (keyboards), Johnny Lee Schell et Billy Watts (deuxièmes guitares), Bob Gulb et Mike Mennell (basse) et lui-même aux drums. Il y a aussi des invités comme le pianiste Jon Cleary dans l’excellent *Coming In Hot* sur un rythme enlevé et la pétulante Shaun Murphy au chant en duo avec Montoya dans un beau blues en médium, *Ain’t It A Good Thing*. À noter un bel hommage à son mentor Albert Collins avec le blues lent *Lights Are On But Nobody’s Home* où le duo Montoya-Finnigan, bien soutenu par les autres, se met les tripes à l’air et fait le maximum. Un petit regret, il n’y a qu’une seule compo de Montoya, le titre éponyme (et en collaboration), tout le reste est constitué de reprises, mais elles sont bien arrangées, en particulier *Witnes Protection* (Allison) ou *Trouble* (Miller) et l’énergique *Water To Wine* avec ses parties de guitare incisives. – **Robert Sacré**

## http://www.absmag.fr/wp-content/uploads/2019/09/cd_cheyenne_james.jpgCheyenne James

### Burn It Up

**Red Shack Recording Studio**

Voici encore une pépite qui nous vient du Texas. Cheyenne James est une excellente surprise. Elle déborde d’énergie. C’est une chanteuse au beau timbre de voix, une soprano avec un vibrato occasionnel et discret. Elle a composé six des dix faces (dont une en collaboration). C’est son premier album mais elle a commencé tôt, à 10 ans, sur le répertoire d’Aretha Franklin, Billie Holiday et Etta James pour ses proches et ses amis. Quinze ans plus tard, elle a chanté dans quasi tous les clubs et road-houses du sud-est Texas et il a été temps pour elle de se lancer sur la scène nationale (voire internationale) en gravant son premier opus. De ses propres compos on retiendra les excellents *Gypsy Mama* et *I Didn’t Know*, bien enlevés, avec un support on ne peut plus efficace de Steve Krase (hca), Dave Carter (gt), Randy Wall (claviers) et d’une section de cuivres musclée (Eric Demmer sax et Lamar Boulet, tp et flugelhorn), sans minimiser l’apport de la section rythmique (Jim Brady, dms et Rock Romano, basse). Et ce support haut de gamme continue dans *Rock* en slow et dans deux faces jazzy *Roll your coal* et la ballade *What Does It Mean.*Parmi les covers, une mention à*Grits Ain’t Groceries*(Titus) joliment enlevé ainsi qu’à *You Know You Love Me Baby* (W. Dixon). À noter aussi une très bonne version soul de *Let’s Go Get Stoned* (Ashford & Simpson). Ce serait bien de pouvoir aller l’applaudir dans une tournée européenne. – **Robert Sacré**

## http://www.absmag.fr/wp-content/uploads/2019/09/cd_nick_moss.jpgThe Nick Moss Band with Dennis Gruenling

### Lucky Guy

**Alligator ALCD4993 –**[**www.alligator.com**](http://www.alligator.com/)

Bassiste à la base, Moss a construit un fameux pedigree en trente ans de carrière à Chicago, d’abord avec Jimmy Dawkins puis avec Willie “Big Eyes” Smith (ex-Muddy Waters), lequel ayant besoin d’un guitariste a convaincu Moss de laisser la basse à un autre et de passer à la guitare.  Moss a ensuite intégré le band de Jimmy Rogers (ex-Muddy Waters encore) avant de former son propre orchestre en 1997 et de sortir le premier de ses treize albums sur son propre label, Blue Bella Records. La suite est une longue liste de concerts et de tournées US et Europe couronnées de succès et d’Awards. Nick Moss est désormais un pilier incontournable de la scène blues ; ce statut enviable est encore monté d’un cran en 2016 grâce à son association avec l’harmoniciste Dennis Gruenling, leur premier album paru en 2018 (« *The High Cost Of Low Living »*– Alligator ALCD 8981) a fait un malheur dans les charts et chez les amateurs. Revoici donc le duo bien soutenu par Taylor Streiff (p, Hmmond-B3), Rodrigo Mantovani (bass) et Patrick Seals (dms) dans un deuxième opus d’une série qui promet d’être longue et la qualité est toujours au rendez-vous. Il faut savoir que treize des quatorze titres sont des compos originales : onze de Nick Moss et deux de D. Gruenling. La production est de Nick Moss et Kid Andersen, lequel intervient à la guitare rhythmique dans quatre titres et à la mandoline dans un cinquième, le superbe *Singled Minded*. Dans une autre face, slow, très émouvante, *The Comet,* Nick Moss et Monster Mike Welch rendent hommage à Mike Ledbetter, chanteur et guitariste mort à 33 ans, il était leur ami très proche, leur frère, il avait travaillé avec eux deux et sa carrière a été en effet une comète. Et puis il y a d’excellentes faces bien enlevées où le duo Moss-Gruenling s’en donne à cœur joie pour notre plus grand plaisir. Les deux compères se complètent à merveille, c’est de la télépathie : *312 Blood*, un hommage à Chicago, *Lucky Guy* qui témoigne de l’amour de Moss pour sa famille (la belle Kate et leur fille), M*ovin On My Way*(de Gruenling), *As Good As It Get* (une autre ode à la famille de Moss). Des faces en médium comme *Me And My friend* (ode à l’amitié), *Tell Me There’s Nothing Wrong*, l’instrumental *Hot Zuchini* et *Full Moon Ache*en mode rock’n roll. La cerise sur le gâteau est *Sanctified, Holy And Hateful*, une critique acerbe du fanatisme religieux qui prône la haine au lieu de la tolérance. *A good ‘un* aurait dit Otis Rush. À ne pas rater. – **Robert Sacré**

http://www.absmag.fr/wp-content/uploads/2016/12/cd_livres.png

## http://www.absmag.fr/wp-content/uploads/2019/09/Weeds-Like-Us-1.jpg

## Weeds Like Us Un Mémoire

### par Janiva Magness

**Fathead Records Publishing 2019**

Janiva Magness insiste sur le fait que c’est un « mémoire », ce n’est pas une fiction ni une biographie mettant l’accent sur les bons moments d’une vie, les moments glorieux, les succès et quelques accidents de parcours, et encore moins une autobiographie car c’est avec l’aide de Gary Delsohn – un écrivain aguerri – qu’elle s’est lancée dans ce qu’elle appelle « my own chaotic history » (ma propre histoire chaotique). Ses conseils lui ont été précieux pour mettre de l’ordre dans tout ce qu’elle avait à dire et elle dit tout : ses manques, ses défauts, ses dérapages, ses frustrations, ses erreurs, son calvaire et tout ce qui l’a poussée à essayer de se suicider à plusieurs reprises avant d’entamer une reconstruction par la musique. Une phrase résume bien sa galère, son voyage au bout de l’enfer : « violence, bullying, incest, addiction and alcoholism, rape, clinical depression, parental suicide… » (violence, maltraitance, inceste, addictions, alcoolisme, dépression clinique, viols, suicides parentaux…) ; « Tu fais la somme de tout cela et quand je me suis retrouvée fugueuse à 14 ans, j’étais de multiples façons à la fois hypnotisée par mon passé et prisonnière de lui… Quand est venu le moment de raconter mon histoire, je me suis fait une promesse, celle de tout dire en toute honnêteté, sans rien cacher, le bon, le mauvais et l’horrible (the good, the bad and the ugly). » Ce mémoire compte 261 pages réparties en 31 chapitres précédés d’une note de l’auteur (avertissement sur ce qui attend le lecteur) et d’une introduction qui raconte avec verve, humour et émotion la cérémonie des Blues Awards à Memphis en 2009 où elle a été nominée comme B.B. King « Entertainer Of The Year » ; elle est là, heureuse, en compagnie de sa fille Pearl (retrouvée en1991) et, à sa grande surprise, c’est elle qui remporte le trophée remis en ses mains par B.B. King lui-même assisté de Bonnie Raitt ! À la lecture, on partage son émotion, c’est un très beau texte à lire absolument. La suite en 31 chapitres est beaucoup plus sombre, limite horrifique et ce n’est rien de le dire. Les deux premiers tiers de ces chapitres rapportent une horrible et navrante descente aux enfers qui illustre la citation reprise ci-dessus « violence, bullying, rape… » Du suicide de ses parents aux déviances de ses deux frères ainés, de ses nombreux passages de famille d’adoption à une autre et d’une école secondaire à l’autre, aux malheurs qui la frappent (drogues, alcoolisme, viol, dépression), de sa fugue à 14 ans à sa grossesse à 16 ans suivie du placement de son bébé en famille d’adoption et à ses tentatives de suicide, la vie n’épargnera pas Lisa Maria Magness qui, à 18 ans, va commencer par changer son prénom en Janiva (pour conjurer le mauvais sort ?) et qui, contre toute attente, va apercevoir la sortie du tunnel via la musique et en particulier après un concert d’Otis Rush à Minneapolis en 1971 et d’un autre de B.B. King, dans la même ville et la même année qui lui donneront envie de se reconstruire dans le domaine du blues…. Pourtant, le chemin sera encore long avant de pouvoir concrétiser ce souhait. Tout cela est raconté avec verve, en toute franchise et sans complexe et c’est un vrai plaisir de lecture malgré un contenu subversif, terrifiant même et choquant pour les personnes sensibles et émotives (auxquelles on a envie de conseiller de s’abstenir de lire le livre). Après avoir fait des dizaines de petits boulots en continuant sa vie de bâton de chaise et ses excès en tous genres, elle va trouver un poste dans un studio d’enregistrement à Saint Paul ; on y découvre qu’elle a une voix remarquable et elle entame une carrière de choriste, va s’installer à Phoenix, Arizona, au début des années 80 et y fonde son premier band puis elle gagne Los Angeles en 1988 et le succès commence à venir ; sa vie est loin d’être devenue un long fleuve tranquille avec une tendance morbide à se mettre en couple avec les mauvais partenaires, avec des épisodes de dépression et on en passe et des meilleures, mais de fil en aiguille elle s’impose dans le monde du blues comme une excellente chanteuse avec des qualités de businesswoman qui lui permettront de contrôler sa carrière dans une jungle commerciale sans merci, d’enregistrer 14 albums et d’être sur le point de publier le 15è en septembre 2019. Toutes ces péripéties, plutôt heureuses cette fois, sont relatées dans le dernier tiers du mémoire, toujours avec autodérision, avec la même verve spirituelle, la même honnêteté (« je foire encore plein de choses, de temps en temps, personne n’est parfait ! ») et cela se lit comme un thriller. À noter vingt pages de photos (et six par page en moyenne, quasi toutes en noir et blanc) ; on voit toute la famille et Janiva à divers moments de sa vie, avec des amis, des musiciens, etc. En fin de volume, il y a aussi une discographie complète, les 15 albums mais aussi ceux des musiciens qu’elle a accompagnés comme choriste (Kid Ramos, Doug McCloud, R.L. Burnside, Kirk Fletcher, etc). Il y a aussi un curieux – inhabituel mais bienvenu – postcript intitulé Suggest Soundtrack que je trouve intéressant et original : à chaque chapitre est attribué une chanson (titre + interprète) qu’il est suggéré d’écouter tout en lisant le chapitre en question. Cela donne par exemple (entre autres) : « Introduction – B.B.King and Bonnie Raitt – la récompense inattendue : Feeling Good – Janiva Magness » / « Chapter 1 – Pixie Girl l’orpheline Sometimes I Feel Like a Motherless Child – Odetta » / « Chapter 2 – Both Hellfire and Brimstone une famille à problemes Born Under a Bad Sign – Albert King » / ……… / « Chapter 9 – Otis Rush LA révélation du blues pur et dur Something’s Got A Hold On Me – Etta James », etc. Et cela marche ! – **Robert Sacré**